

**Toronto:
Through
Her Eyes**

Le sommeil de la raison

Histoires de cuisine et d'aventure

Bergman est-il un cinéaste « domestique » ? Pourtant, on reproche encore aux films de femmes d'être trop « personnels ». C'était l'un des débats du festival Through Her Eyes, à Toronto, du 22 novembre au 2 décembre derniers.

par Diane Poitras

Ce festival international de films de femmes était présenté dans le cadre des activités du Harbourfront, le vieux port torontois nouvellement restauré. Le programme, très alléchant, comprenait une sélection *Women Choose Movies*, faite par quatre femmes du milieu du cinéma : Andrée Pelletier, comédienne québécoise, Suzanne McCormick, anciennement directrice du Festival international de Chicago et aujourd'hui directrice de Filmex à Los Angeles, Sheila Benson, critique de cinéma au Los Angeles Times et Jutta Bruckner, réalisatrice allemande.

Un hommage à Jeanne Moreau nous a permis de rencontrer la grande comédienne et réalisatrice, venue présenter son récent *Portrait of Lillian Gish*, le premier d'une série de documentaires sur les actrices. Parmi les réalisatrices, il y avait aussi l'Irlandaise Pat Murphy (*Ann Devlin et Maeve*), l'Israélienne Mira Recanati (*A Thousand Little Kisses*), les Québécoises Iolande Rossignol, Micheline Lanctôt, Léa Pool et Kathleen Shannon, invitée à présenter une rétrospective du Studio D à l'occasion de son 10^e anniversaire, des réalisatrices hollandaises, américaines, britanniques et... chinoises ! Enfin, le festival se clôturait sur un programme du Canadian Filmmakers Distribution Center de Toronto.

Lorsqu'on sait que la Corporation Harbourfront est un important complexe

abritant promenades, boutiques, restaurants, bars, salle de théâtre, marché d'antiquités, bref, une grosse entreprise, avec du personnel et une infrastructure permanente, on est moins surpris-e par l'envergure de ce festival, le premier du genre à Toronto depuis 10 ans. C'est Hanna Fisher, responsable de la programmation des films à Harbourfront, qui en a eu l'initiative. C'est elle aussi qui, à un moment critique, a convaincu ses patrons de poursuivre le projet, pourtant assuré d'un déficit de 24 000 \$. En plus des ressources de la Corporation, le festival a reçu l'aide de Téléfilm Canada, de la Municipalité de Toronto et d'entreprises privées dont Air Canada, Ford du Canada et Red Rose.

On s'étonne qu'un festival de films de femmes avec autant de moyens ait été si peu annoncé dans les milieux féministes et cinéphiles du Québec. Étonnant et bien dommage, car il y avait là des titres dignes d'intérêt. Un exemple de plus de l'isolement du Québec à l'intérieur de ce grand Canada ? Inversement, on sait peu à l'ouest de l'Outaouais ce qui se passe ici. Le programme *Through Her Eyes* ne présentait-il pas *Ann Devlin* de Pat Murphy et *Nightsongs* de Marva Nabili comme des premières canadiennes, alors qu'on a pu voir les deux films au Festival des films du monde de Montréal, fin août ?

Un débat marécageux

Les quatre invitées de la série *Women Choose Movies* participaient, le deuxième

soir, à un débat sur la question : « Est-ce que les femmes cinéastes perçoivent le monde de façon vraiment différente de leurs collègues mâles ? » Le débat, malheureusement, ne nous apprenait rien de neuf sur les réalisatrices et leur approche du cinéma. À l'exception de Ula Stockl, de loin la plus articulée et la plus « politique », les participantes s'appuyaient sur de vagues considérations à propos de la sensibilité féminine et sur de non moins nébuleux critères de qualité. Le plus frappant dans ce discours ? La persistance d'une attitude d'auto-dévalorisation.

Dès le départ, la discussion s'est embourbée dans le terrain marécageux de « l'univers féminin » et de ses problèmes dits domestiques. Pour Suzanne McCormick, si les femmes cinéastes, jusqu'à maintenant, ont surtout parlé d'expériences personnelles, «... c'est peut-être parce que c'était plus facile de commencer par là. Mais elles ne vont pas persister dans cette veine. Les meilleures d'entre elles, désormais, viseront l'excellence. »

Curieuse logique qui oppose expérience personnelle et excellence. Aurait-on idée de reprocher à Bergman ou à Cassavettes de parler de choses trop personnelles, d'avoir des sujets trop domestiques ? Comme devait le faire remarquer plus tard une intervenante de l'auditoire, des sujets dits domestiques, lorsque abordés par les femmes, deviennent souvent politiques dans le discours des hommes.

Quant à Andrée Pelletier, elle a résumé l'histoire du cinéma des femmes au Québec

dans ces termes : «Pendant des années, les cinéastes québécoises ont fait et refait sans cesse le même film : ça parlait de menstruations et d'histoires de cuisine. Le public s'est lassé et ça se comprend ; moi-même, j'en ai eu marre.» Je conçois que Madame Pelletier ait droit à ses opinions personnelles, mais lorsqu'elle est invitée à un débat public à l'extérieur du Québec et qu'elle s'avise de parler de la production cinématographique québécoise, on s'attendrait à plus de rigueur intellectuelle.

Et comme le disait Ula Stockl, «nous devons sans doute être aussi professionnelles, compétentes et fortes que les hommes, mais n'oublions pas que nous vivons encore dans un monde où les hommes sont mieux payés et mieux reconnus que les femmes.» À titre d'exemple, elle rappelait qu'elle avait dû réaliser 16 films avant qu'une de ses productions ne soit distribuée. Après le succès de son dernier film, elle a donc demandé une somme plus raisonnable pour un nouveau projet. «Mais vous travaillez tellement bien avec de petits budgets !» lui a-t-on répondu.

Vers la fin du débat, Suzanne McCormick devait quand même faire une déclaration très révélatrice. «Dans mon métier (directrice de festivals de films), il y a autant de femmes que d'hommes ; de ce fait, il n'y a pas de problème de sexisme. Je dois même dire qu'au cours des dix dernières années, je n'ai pas vu une seule manifestation sexiste.» Et voilà comment on en arrive à des théories comme le post-féminisme ! On ne peut que se réjouir si certaines femmes ont aujourd'hui des situations de pouvoir et de prestige qui les rendent moins vulnérables au sexisme, mais elles sont encore très minoritaires.

Médée au XX^e siècle

Le Sommeil de la raison est le dernier long métrage de Ula Stockl ; elle a accepté de m'en parler. Au centre du film, il y a le thème de Médée, cette reine puissante et riche douée d'un pouvoir magique et qui, un jour, a décidé de tout abandonner pour suivre l'homme qu'elle aimait. Vingt ans plus tard, cet homme la quitte pour une femme plus jeune dont le père lui offre une situation plus enviable. Par vengeance, Médée tue ses enfants. «Comme personnage, dit Stockl, Médée m'est très chère, car à un moment de sa vie, elle est forcée de se souvenir que, dans le passé, elle a déjà été l'égale de l'homme.»

Déa, l'héroïne de *Sommeil...*, est gynécologue. Après avoir observé pendant plusieurs années les effets de la pilule anticonceptionnelle sur ses patientes, elle en vient à mener une bataille contre une compagnie pharmaceutique qui en fabrique. Mais ce faisant, elle va à l'en-

contre des opinions et des intérêts professionnels de son mari qui, lui, occupe un poste important dans cette compagnie.

«Mais ce n'est pas un film uniquement sur la pilule et la contraception. Pourquoi faut-il toujours séparer les choses ? Quand on traite d'avortement et de contraception, on devrait pouvoir aussi parler du monde dans lequel on voudrait faire un



Mira Recanati et Ula Stockl



a thousand little kisses

enfant (...). Mon film montre également les deux filles de Déa, des femmes adultes qui, elles, choisissent le monde de leur père plutôt que de poursuivre la lutte féministe de leur mère. Car cette lutte n'est pas la leur. Il y a des contradictions partout et ce sont ces contradictions qui m'intéressent.»

Ula m'entretient aussi du prix de la liberté. «Ça, c'est un des grands thèmes de tous mes films : dans le couple, par exemple, l'autre te donne souvent du support là où tu n'en as pas besoin. Si tu es menteuse et hypocrite, comme on a toutes appris à l'être sans le savoir, tu deviens dépendante de quelqu'un qui, un jour, se croira autorisé à te dire : «Sans moi, tu n'aurais pas ceci ou cela...» C'est comme avec les cartes de crédit : tu achètes toujours plus que ce dont tu as besoin. Après, tu as des dettes... Et en plus, il faut dire merci !»

C'était la première fois que *Le Sommeil de la raison* était présenté au Canada. Lorsque je l'ai quittée, Ula Stockl partait pour Montréal rencontrer des distributeurs. Espérons que ses démarches porteront

fruits. Car ce film soulève plus d'une question passionnante.

Un cinéma de l'ambiguïté

Le même jour, après plus de huit heures de visionnement, j'ai eu envie d'aller prendre un morceau et de vérifier le fonctionnement de mes muscles. Mais un brusque remords m'a assailli : j'étais là pour si peu de temps ! Alors je suis restée... et j'ai bien fait !

Premier long métrage de la réalisatrice israélienne Mira Recanati, *A Thousand Little Kisses*² est un film sur les rapports mère-fille et fille-père, sur l'attirance sexuelle et spirituelle, sur l'amour, la culpabilité, la jalousie, la folie et le désir de vivre, vivre mieux, vivre pour vrai. L'histoire commence immédiatement après la mort d'un homme qui laisse dans le deuil une femme, une fille... et une autre femme et un fils adoptif. Découvrant cette dimension tout à fait insoupçonnée de la vie de son père, Alma décide de poursuivre sa recherche jusqu'au bout, malgré la douleur et malgré sa mère qui tente de la retenir. Passionnant en soi, le sujet est

fort bien servi par son traitement cinématographique. L'intrigue est bien menée, les personnages crédibles. On sent que la réalisatrice les aime et ne les laissera pas tomber. C'est particulièrement heureux pour le personnage de l'épouse légitime qui échappe à la caricature facile de la mère névrosée, hystérique et possessive. En fait, elle est un peu monstrueuse, comme les mères le sont parfois, mais jamais caricaturale. Elle est extrêmement forte et, dans le regard qu'on nous invite à poser sur elle, il n'y a pas de place pour le mépris.

Une autre qualité du film est l'ambiguïté qu'il laisse planer : tout n'est pas dit de l'histoire et des personnages. «Dans la vie, tout est ambigu, dit Mira Recanati. Les choses ne sont jamais exactement et uniquement comme elles nous apparaissent. Pour moi, l'art doit laisser au public cette liberté d'introduire son propre imaginaire, son expérience personnelle.»

Madame Recanati a dû faire financer presque tout son film par des sources privées car, dans les circuits traditionnels, on n'aimait pas son scénario : on jugeait ses personnages «malades et tordus».

Du quotidien et de l'aventure

Parmi les autres films à signaler absolument, il y avait le *Play Fair and Fear No One* de Jutta Bruckner, qui aurait eu



Jutta Bruckner

avantage à être mieux présenté. En effet, après quatre jours de longs métrages de fiction en 35 mm couleur, ce petit film noir et blanc, construit à partir d'archives, avait bien du mal à passer. De plus, la version doublée en anglais était très mal servie par une voix incompatible avec la voix allemande originale.

Ce film est le témoignage d'une femme - la mère de la réalisatrice, m'a-t-on dit - qui raconte sa vie en Allemagne entre 1915 et 1975. On y reconstitue le portrait de toute une génération : ses origines sociales, ses codes moraux et ses remises en question, provoquées par la guerre et l'après-guerre.

Mar de rosas est un très curieux film de la Brésilienne Ana Carolina. La réalité,

l'imaginaire s'y entrecroisent sans cesse sur un fond d'humour caustique. En voyage, au milieu d'une terrible dispute qui semble avoir duré toutes les vacances, une femme tue son mari. Elle est alors entraînée dans une série d'aventures des plus rocambolesques. Une très virulente critique du mariage et de l'accoutumance à la médiocrité quotidienne.

Je ne peux décemment terminer ce papier sans parler du film *The Ascent* de la Soviétique Larisa Shepitko, décédée en 1979 dans un accident de voiture. Un film très fort, très «russe» et qui, à certains moments, m'a même rappelé Eisenstein !

Avec regret, j'ai dû quitter ce festival avant la fin. Dans le train vers Montréal, un compte rapide de ce que j'allais manquer : le dernier film de Pat Murphy ; le dernier aussi de Nouchka van Brakel, dont j'avais bien aimé *A Woman Like Eve* ; la performance de Rosetta Reitz, qui fait l'histoire du jazz noir avec des extraits de films d'archives ; un film de Von Trotta et... Ce sera pour une prochaine fois !

1/ Occupée à un tournage en Amérique du Sud, Jutta Bruckner s'était fait remplacer à Toronto par une collègue, Ula Stockl.

2/ Mille petits baisers.

Vidéo Femmes Répertoire 1984

Vidéo Femmes vous offre son nouveau Répertoire 84. Films et vidéos de femmes touchant des thèmes tels : Art et création — éducation — histoire — santé — sexisme — société — travail — violence.

Pour recevoir notre Répertoire, communiquer avec Vidéo Femmes au :

10, McMahon suite 3875
Québec G1R 3S1
Tel: (418) 692-3090



NEMA LIBRE CINEMA LIBRE CIN

SOCIÉTÉ DE DISTRIBUTION
FILMS QUÉBÉCOIS
ET D'AILLEURS ...

4872, rue Papineau
Montréal
H2H 1V6
(514) 526-0473



GUERRIÈRES
JACQUES ET NOVEMBRE
MARC-AURÈLE FORTIN
PAS FOU COMME ON LE PENSE,
BLEUE BRUME, SACRÉ TANGO,
MEMOIRE BATTANTE, JOURNAL INACHEVE,
FUTUR INTERIEUR, AU CLAIR
DE LA LUNE, TOASTEUR, CIMARRONES...

CINEMA LIBRE vous offre des films d'animation, de fiction et documentaires, de court, moyen ou long métrage.

DISPONIBLE EN FILM ET EN VIDEO-CASSETTES